

Hélène Brodeur
Entre l'aube et le jour

Chroniques du Nouvel-Ontario 2



BCF
roman

ENTRE L'AUBE ET LE JOUR

CHRONIQUES DU NOUVEL-ONTARIO 2

&cvrp_gr'

DE LA MÊME AUTEURE

Chroniques du Nouvel-Ontario, tome I : La quête d'Alexandre, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2011 [1985]; Montréal, Quinze, 1981 [1^{re} éd.]; prix Champlain.

Marie-Julie, Ottawa, Éditions du Vermillon, 2001.

L'ermitage, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1996.

A Saga of Northern Ontario, book 3 : The Honorable Donald, Winnipeg, Watson and Dwyer, 1990.

A Saga of Northern Ontario, book 2 : Rose-Delima, Winnipeg, Watson and Dwyer, 1987.

Chroniques du Nouvel-Ontario, tome III : Les routes incertaines, Sudbury, Éditions Prise de parole, 1986.

A Saga of Northern Ontario, book 1 : Alexandre, Winnipeg, Watson and Dwyer, 1983.

*À Gérard, Aristide,
Germaine et Rolland*

*J'ai vu pour un instant
ce tableau de soleils immobiles
un fleuve de lumière coulait
entre l'aube et le jour*
Gaston Tremblay

CHAPITRE I

D 'aussi loin qu'il pouvait se souvenir, il semblait à Jean-Pierre qu'il avait toujours voulu quitter ce pays.

Jamais il n'oublierait le jour où, ayant laissé son Québec natal avec sa famille, il était arrivé dans ce petit village du Nord de l'Ontario qui s'appelait Val-d'Argent.

Après deux jours et une nuit passés dans le train, alors que le crépuscule tombait, son père avait dit : « Prépare le petit, Marguerite, nous sommes presque rendus. Mettez vos manteaux, les filles. Habillez-vous chaudement parce que, même si c'est le mois de mai, on m'a dit qu'il peut y avoir des passes de froid. En tout cas, le temps a l'air pas mal sombre. »

Son père avait descendu les valises du porte-bagages. Sa mère lui avait fait endosser son paletot tandis que ses deux sœurs, Aline et Madeleine, s'empressaient de rassembler leurs affaires.

Le conducteur était entré dans le wagon en criant : « Val-d'Argent! Val-d'Argent, *next station! This way out!* »

Le père s'était emparé des deux lourdes valises et toute la famille l'avait suivi à la file indienne. D'abord Aline,

blonde comme son père avec des yeux gris clair illuminés de ferveur religieuse et qui les avait accompagnés ici en Ontario-Nord uniquement pour satisfaire au quatrième commandement. Mère Saint-Joseph de Jésus, la directrice du pensionnat, le lui avait bien dit : « Votre devoir est clair. Allez aider votre mère à installer la famille dans ce nouveau pays et revenez-nous vite. »

La bonne mère avait ressenti un petit pincement au cœur en voyant partir Aline. Elle était jolie. Si quelque jeune homme s'avisait, n'est-ce pas... Mais non, la vocation était solide.

Puis venait Madeleine, qui n'avait que quatorze ans et qui, elle aussi, rêvait de vie religieuse. Enfin sa mère, serrant fort la main de ce fils né lorsqu'elle n'était plus jeune, sept ans après Madeleine, et pour lequel (il le savait maintenant) elle avait accepté ce déménagement. Plus émue qu'elle ne voulait le laisser paraître, elle redressait le col du manteau et rajustait la casquette du petit.

Lorsque enfin s'était ouverte la portière, une grosse neige molle tombait, brouillant le paysage et s'ajoutant silencieusement à la couche blanche qui recouvrait le sol.

« Doux Jésus, nous sommes rendus au pôle Nord », avait gémi la mère.

Soudain, une grande détresse avait étreint Jean-Pierre. Il avait éclaté en sanglots et crié à travers ses larmes : « Je veux retourner chez nous ! Allons-nous-en chez nous ! »

« Chez nous », c'était Saint-Mathieu-de-Frontenac, un petit village sis au bord de la rivière du même nom. C'était la grande maison blanche à la croisée des chemins avec, à l'avant, le magasin mal éclairé mais tout plein de bonnes choses ; à l'arrière, la salle de séjour, qui, à ses

yeux d'enfant, paraissait grande comme la nef de l'église, suivie de la grande cuisine qui ouvrait sur la remise où il jouait les jours de mauvais temps avec son ami Guy et son cousin Aimé. À la pensée qu'il ne les reverrait plus, une nouvelle vague de désespoir l'avait submergé. Alors son père, ayant remis les valises à son cousin Eugène Marchessault venu les accueillir à la gare, avait pris l'enfant dans ses bras et l'avait porté jusqu'à leur nouveau logis, un six-pièces au-dessus du magasin général dont il s'était porté acquéreur l'automne précédent.

Sept ans s'étaient écoulés depuis. Les lieux lui étaient devenus familiers. Le jeune garçon s'était fait de nouveaux amis. Il lui était toujours resté, cependant, une impression de séjour transitoire, la conviction très nette qu'il n'était que de passage dans ce pays, que la vraie vie l'appellerait ailleurs.

La voix de son père mit fin à sa rêverie.

— Ça va, Jean-Pierre, tu peux monter te coucher maintenant. Je vais balayer et fermer.

— Merci, papa. Bonsoir, papa.

Denis Debrettigny regarda l'adolescent qui grimpait l'escalier quatre marches à la fois et secoua la tête. Pour la centième fois, il se demanda s'il avait bien fait, alors qu'il avait atteint la cinquantaine, de vendre son magasin à Saint-Mathieu au Québec pour venir en acheter un autre dans ce village du Nord de l'Ontario, quasiment au pôle Nord comme disait sa femme Marguerite. Elle ne pardonnait pas à ce climat qui, souvent, gelait ses tomates et ses petites fèves et qui, dès le premier hiver, avait tué les roses et les pivoines odorantes qu'elle avait apportées du Québec. Que de fois elle avait parlé de ce jardin des Cantons-de-l'Est dont elle conservait la

nostalgie, où s'épanouissaient les lilas et les sabots de la Vierge, les œillets de poète et les pois de senteur.

«D'ailleurs, se demandait Denis, ai-je vraiment eu le choix?» Ce magasin de Saint-Mathieu, il l'avait hérité de son père, qui était parvenu à y élever sa famille de onze enfants. Les circonstances avaient changé depuis. Du temps de son père, les chantiers allaient bon train des deux côtés de la frontière avec les États-Unis. À l'automne, bûcherons et jobbeurs¹ se ravitaillaient au magasin avant de s'enfoncer dans les bois pour l'hiver ; au printemps, quand ils revenaient avec de l'argent, ils dégarnissaient les rayons. Même qu'il fallait surveiller les achats car certains avaient tendance à vouloir se procurer des quantités anormales d'essence de vanille ou de citron, de Bay Rum et d'Eau de Floride, enfin de tout ce qui était à base d'alcool.

Durant l'été, il y avait les fermiers des environs, les acheteurs d'animaux qui parcouraient la campagne, les habitants des villes environnantes venant pêcher la truite dans les torrents qui dévalaient le flanc des montagnes.

Après la guerre de 1914, quand il avait hérité du magasin à la mort de son père, il y avait eu des années difficiles. Elles avaient été rendues plus difficiles encore par un facteur qui affaiblissait la rentabilité de son commerce. Dans ce petit village, les trois quarts de sa clientèle lui étaient apparentés : oncles, cousins, neveux et nièces, ses propres frères et sœurs. Ceux qui n'étaient pas parents avec lui l'étaient avec sa femme. Tout ce monde achetait à crédit et Denis avait trop bon cœur pour leur refuser quoi que ce soit. Plusieurs en étaient venus à lui devoir des sommes supérieures à leur capacité de payer.

¹ Jobbeurs : entrepreneurs forestiers

Il avait été chanceux de trouver à vendre à Armand Boudreau, un ancien jobbeur qui avait su amasser du bien et qui désirait vivre son âge mûr au village.

Aussitôt propriétaire, Boudreau avait resserré le crédit. Les débiteurs de Denis lui avaient fait grise mine lorsqu'il leur avait réclamé son dû. C'était tout juste s'ils ne blâmaient pas Denis d'avoir vendu son magasin et de les avoir ainsi privés d'une source de ravitaillement gratuit. «C'est ça, la gratitude», s'était-il dit amèrement.

Quand, en 1922, le cousin d'une belle-sœur était venu visiter sa parenté avant de partir s'établir dans le Nouvel-Ontario, Denis avait été intéressé par son récit.

— Vous auriez dû entendre prêcher le père Bouffard, avait-il dit. Il est curé de la paroisse de Val-d'Argent dans le Nord de l'Ontario.

— Tiens, justement, j'ai un cousin qui vit par là, un nommé Eugène Marchessault. C'est-y pas curieux, avait dit Denis.

— Il nous a parlé des belles terres qu'on peut acheter pas cher des Anglais qui veulent s'en aller, ou ben directement du gouvernement. Quand il nous a parlé du nombre de Canadiens français qui s'en vont aux États-Unis oùsqu'y vont perdre leur langue et leur foi au lieu de faire comme nos pères faisaient, aller se tailler une place dans des paroisses neuves, bâtir nous autres mêmes notre avenir, laissez-moi vous dire qu'y avait ben du monde qui se mouchait dans l'église.

Denis s'était senti visé parce que ses deux aînés avaient émigré, Édouard travaillant dans la chaussure à Fitchburg, Massachusetts, et Maurice comme plombier à Manchester, dans le New Hampshire.

— En tout cas, avait déclaré le cousin, c'était assez beau qu'après la messe y a dix familles qui se sont portées volontaires pour partir pour Val-d'Argent.

— Vous autres aussi, vous vous êtes portés volontaires ?

— Pas tout de suite. Moi, j'ai dit au père Bouffard : « Je veux aller voir avant. » Alors, je suis monté et y faut dire que le père Bouffard avait pas exagéré. C'est de la bonne terre. Ça a passé au feu en 1916, donc y a pas de gros bois près du village. Mais y a des bonnes terres à bois dans les rangs où ça a pas brûlé. Moi pis mes garçons, mes trois garçons, c'est ça que je vas me prendre. Le plus vieux arrive à ses dix-huit ans. On va défricher ça et vendre du bois à mesure pour avoir du revenu.

Denis s'était senti gagné par l'enthousiasme de cet homme.

— Y aurait pas un magasin à vendre par là ? Moi, c'est tout ce que je connais.

— Justement, j'cré qu'y en a un, s'était exclamé son interlocuteur. Y a deux magasins à Val-d'Argent. Un, c'est un nommé Wilfrid Lamontagne qui l'a. Lui, y est là depuis le début. Même qu'y a perdu sa première femme dans le feu. Y serait pas à vendre. Mais l'autre, c'est des Lacroix qui ont ça. Leur seul garçon est mort l'année dernière et je pense que les vieux voudraient revenir finir leurs jours au Québec.

C'est ainsi que Denis s'était porté acquéreur de cette grande baraque à toit plat, recouverte de tôle ondulée peinte en blanc, à l'angle de la rue de l'Église et de la grande route qui était devenue depuis deux ans le Ferguson Highway.

Non, somme toute, se disait-il, il avait bien fait. S'il était resté à Saint-Mathieu, il aurait sûrement tout perdu

avec cette crise économique qui ne faisait qu'empirer, malgré les promesses des politiciens. Au moins, en Ontario, le premier ministre Ferguson avait tenu l'engagement qu'il avait pris de donner du travail en améliorant les routes. De plus, l'usine de papier d'Iroquois Falls continuait à fonctionner, les mines aussi. On trouvait par ailleurs un peu d'ouvrage dans les chantiers. Seulement, il y avait Jean-Pierre, dont il avait voulu assurer l'avenir en s'exilant dans cette région lointaine. À treize ans, cet enfant ne semblait prendre aucun intérêt au commerce. Pour lui, aider au magasin, c'était une corvée.

Denis Debrettigny hocha la tête et prit le contenant métallique qui renfermait la poudre à balayer. Avec un geste de semeur il répandit les cristaux verts sur le plancher, d'où une forte odeur de désinfectant s'éleva.

Lui, quand il avait l'âge de Jean-Pierre, il acceptait tout naturellement l'idée de remplacer son père le moment venu. Mais Jean-Pierre ne songeait qu'à courir la campagne avec le garçon de Doug Stewart et ses cousins Marchessault, attendant le jour où il aurait l'âge de partir. Ils ne parlaient que de ça, les jeunes, aller dans les grandes écoles après l'école du village, faire des choses extraordinaires. Ça devait être le beau Donald Stewart qui lui avait mis cela dans la tête. Les Anglais, eux, ils voulaient toujours envoyer leurs enfants dans les grandes écoles, même s'ils ne désiraient pas faire des prêtres, des docteurs ou des notaires. Même les filles, maintenant. La fille à Eugène Marchessault, Rose-Delima, parlait d'aller au *high school* de Bowman. C'était à n'y rien comprendre.

La porte s'ouvrit au haut de l'escalier qui menait à l'étage et la silhouette de Marguerite se détacha dans l'embrasure.

— Denis? Tu montes pas?

— Je voulais balayer le magasin avant de me coucher.

— Je vais t'aider, dit-elle, descendant l'escalier. Il faut que tu te reposes. Le docteur t'a ben dit de faire attention depuis ta crise de cœur.

Elle saisit le balai et se mit à l'œuvre dans le magasin désert éclairé par des lampes Aladin suspendues au plafond. Denis songea à l'avertissement du docteur Miron. S'il fallait qu'il lui arrive quelque chose, qu'est-ce que Marguerite deviendrait?

CHAPITRE II

Val-d'Argent... L'étranger qui arrivait dans le pays pouvait difficilement comprendre pourquoi ce petit patelin s'appelait Val-d'Argent.

De l'argent, il n'y en avait ni dans son sous-sol (jusqu'à preuve du contraire) ni surtout dans les porte-monnaie de ses habitants.

Il y avait bien une petite rivière aux flots argentés qui coulait aux abords du village. On l'apercevait mieux depuis que le grand feu de 1916 avait rasé la forêt, découvrant la plaine que des alluvions de glaise laissées par les glaciers préhistoriques avaient formée dans cette région du bassin de la baie James.

Aux curieux, on expliquait volontiers qu'on avait changé le nom original de Sesekun en souvenir du curé Antoine d'Argent, mort héroïquement lors du sinistre qui avait dévasté la région le 29 juillet 1916. Lorsque Nushka, un village de la région, s'était rebaptisé Val-Gagné pour commémorer son curé, mort lui aussi avec soixante-trois de ses ouailles dans ce même incendie, on avait suivi cet exemple et changé le nom indien de Sesekun en Val-d'Argent.

Les quelques douzaines de maisons qui constituaient le village s'échelonnaient parallèlement à la voie ferrée le long du Ferguson Highway, qui, depuis 1928, reliait Toronto à Cochrane. Une rue conduisait du *highway* à l'église, qui rappelait, en plus pauvre, les églises à clocher d'argent du Québec natal des habitants. À côté de l'église se trouvait le presbytère, grande maison à deux étages peinte en blanc, décorée de noir clérical, avec une galerie qui courait tout autour. Le garde-fou en était très ouvragé, avec des poteaux ronds en forme d'amphore comme ceux de la table eucharistique de l'église. Ces poteaux, peints alternativement en noir et en blanc, donnaient au presbytère une curieuse allure de vieille dame édentée souriant malicieusement.

À l'arrière se trouvait un grand potager où, tous les jours de la belle saison, on pouvait voir le curé Bouffard en salopette de coutil bleu fané bêchant, émondant, fertilisant, arrosant, à moins qu'un appel aux malades ou un office religieux ne vint l'arracher à son labeur de prédilection. Son goût naturel pour l'horticulture s'était vite transformé en combat homérique contre les forces d'une nature particulièrement hostile, combat qu'il gagnait assez souvent pour lui donner le courage de continuer. C'est ainsi qu'il parvenait à produire des tomates, vertes, il va sans dire, des concombres, des citrouilles et du blé d'Inde, alors que personne d'autre ne réussissait aussi bien ni aussi fréquemment, sauf peut-être Doug Stewart. Ce dernier était l'un des rares Anglais à continuer d'habiter dans la paroisse où les Canadiens français, arrivant par groupes à la suite des voyages de recrutement périodiques du curé Bouffard, avaient peu à peu déplacé la population anglaise du début.

Il fallait voir le curé, les soirées de juin ou d'août, alors que le vent tournait brusquement au nord et que planait un risque de gel, border, avec des gestes maternels, ses platebandes de couvertures de laine beige maintenues à distance voulue par un système de piquets, de sorte que les plantes se trouvaient protégées par une petite tente.

Ces couvertures, d'ailleurs, on les trouvait dans toutes les maisons du pays car elles provenaient de l'usine de papier de l'Abitibi Pulp and Paper d'Iroquois Falls. Lorsqu'elles devenaient trop feutrées pour servir à la fabrication du papier, la compagnie les vendait à la livre; c'est ainsi que toute la population, à des milles à la ronde, dormait enveloppée de ces mêmes couvertures.

Le Ferguson Highway lui-même constituait la rue principale du village et était bordé des établissements commerciaux. Il y avait Charles Henri, le barbier, dont l'épouse, la grosse Émérentienne, coiffait les dames en leur faisant des « marcelles » à vagues pointues; la veuve Bruno, qui tenait le bureau de poste; madame Leblond, la tenancière du restaurant, dont le mari avait rendu l'âme subitement aux premiers jours de juillet de l'année précédente, la laissant avec sept enfants. Inconsolable, elle avait entouré la fosse d'une haie de cœurs saignants qu'elle allait chaque dimanche sarcler et rechausser de bon fumier. Cependant, lorsque, au printemps suivant, étaient apparus les premiers cœurs roses à larme de neige, elle était déjà devenue l'épouse de Luc Raviau, dont la femme était décédée en donnant naissance à leur dixième enfant.

Il y avait encore Paquette, le forgeron, qui se muait petit à petit en mécanicien avec l'arrivée des automobiles et des camions, et dont les fils avaient un alambic au petit

lac à Boudreau ; Fecteau, le beurrier, qui avait la fièvre de l'or ; Hugh Anderson, le contremaître de l'équipe chargée de l'entretien d'une section du chemin de fer, condamné par son travail à habiter Val-d'Argent jusqu'à sa retraite ; et Wilfrid Lamontagne, le propriétaire de l'autre magasin général.

Enfin, au coin de la rue de l'Église, se trouvait la grande bâtisse carrée recouverte de tôle ondulée blanche portant l'inscription : « Marchand général – Debrettigny – *General Merchant* ». Le coin de l'édifice était coupé d'un mur où s'ouvrait la porte d'entrée, flanquée de part et d'autre de vitrines couvertes d'affiches, de sorte qu'on distinguait à peine l'assemblage d'objets hétéroclites qui se trouvait derrière. Le rebord du toit, crénelé et souligné d'une bande peinte en bleu foncé, donnait au bâtiment l'aspect d'un fortin de la Légion étrangère à la lisière du désert.

En ce samedi de juin, Jean-Pierre, appuyé au comptoir du magasin, bâillait d'ennui. Près du poêle, deux fermiers jouaient en silence une partie de dames qui s'annonçait interminable. Denis s'occupait dans l'arrière-magasin à servir de la moulée aux clients.

Il ne faisait vraiment pas beau aujourd'hui, se disait Jean-Pierre, mais ça n'avait pas d'importance puisque le samedi son ami Donald Stewart n'était jamais libre. Il lui fallait accompagner son père dans une tournée à Iroquois Falls, où celui-ci allait vendre les produits de sa ferme.

« Pourvu qu'il fasse beau demain, se dit l'adolescent. On ira pêcher dans la grande anse de la rivière puisque maintenant Donald a une chaloupe. »

La porte du magasin s'ouvrit et un homme trapu, de taille moyenne, entra. Il enleva sa casquette, découvrant des cheveux roux bouclés qui tournaient au gris.

— Y a pas à dire, si la terre a un trou de cul, c'est ben icitte, déclara-t-il avec une conviction profonde. De la neige et de la grêle un 15 juin, voyez-vous ça ! Mon grain qui commence tout juste à lever...

Les deux joueurs de dames s'esclaffèrent.

— Voyons, Eugène, dit l'un. Après toutes ces années, tu te lamentes encore après la température ? T'en as pas encore pris ton parti ?

— T'en fais pas, mon Eugène, ajouta l'autre. Donne-z-y encore quec' jours et tu pourras te plaindre de la chaleur, des maringouins et des mouches noires.

— Merci, vous êtes ben encourageants, riposta Eugène.

Puis, se tournant vers Jean-Pierre, il lui tendit une note.

— Tiens, c'est la liste que Rose-Delima m'a donnée. Prépare donc ma commande pendant que je vais au bureau de poste.

— Oui, mon oncle.

Eugène remit sa casquette et sortit. Jean-Pierre se mit à lire la note portant l'écriture régulière et élégante de sa cousine : « 2 fuseaux de fil blanc numéro 40... »

Tout en rassemblant les articles demandés, il songeait à la pêche du lendemain avec Donald. S'il était chanceux, Rose-Delima serait occupée et ne pourrait pas venir avec eux. Il n'avait jamais compris pourquoi Donald la laissait toujours le suivre. Il n'avait rien contre Rose-Delima, sauf que c'était une fille.

CHAPITRE III

Le repas du dimanche midi s'achevait chez Eugène Marchessault. Toute la famille était réunie autour de la grande table. D'abord, il y avait Albert, l'aîné. Maintenant que l'année scolaire était finie, il était revenu du Juniorat du Sacré-Cœur à Ottawa, où il avait achevé sa dernière année. En septembre, il entrerait au noviciat et, l'année suivante, au scolasticat, pour se préparer à la prêtrise et on ne le reverrait plus guère. C'était un jeune homme tranquille et silencieux. La famille avait survécu au grand feu de forêt de 1916 grâce à l'aide d'un jeune séminariste du nom d'Alexandre Sellier et d'un guide métis appelé Jos Vendredi. Ce dernier avait d'ailleurs payé de sa vie son dévouement envers ses voisins. Après l'incendie, Albert, qui avait alors sept ans, était resté plusieurs semaines sans prononcer un seul mot, ce qui avait grandement inquiété ses parents. Petit à petit, il avait certes recouvré l'usage de la parole, mais il n'était « pas bien jasant », comme disait son père. Assis à la droite d'Eugène, il se contentait d'écouter la conversation des autres, s'occupant de sa jeune sœur Bernadette assise près

de lui et passant les plats que sa mère et sa sœur Rose-Delima apportaient.

Venaient ensuite Paul, dix ans, la mère et Rose-Delima, qui, assises au bout de la table, mangeaient à la hâte entre deux services. Enfin Germain, le portrait de son père avec ses cheveux bouclés d'un brun roux et ses yeux bleus. Vif et débrouillard, il était déjà, à dix-neuf ans, le bras droit de son père.

En plus, aujourd'hui, on recevait, comme il arrivait souvent, l'oncle Achille Nantel et la tante Laura. La femme d'Eugène, dont c'était l'oncle, tenait à les inviter assez régulièrement car ils étaient seuls depuis le mariage de leur fils Donat. L'oncle Achille ne s'était jamais consolé de la mort de ses deux aînés à la guerre. Après le feu de 1916, il avait vendu tout ce qu'il possédait à Latchford, où il était jobbeur et entrepreneur en voirie, pour venir acheter la terre des Simpson, une belle ferme qui s'était trouvée hors du parcours de l'incendie. Il s'était dit que si jamais la conscription était imposée, ses fils pourraient bénéficier de l'exemption agricole. Pendant un an, il avait vécu heureux, cultivant ses champs l'été, coupant du bois sur sa terre l'hiver, avec ses fils. Mais en août 1917, alors que se préparait la récolte, le *Military Service Act* avait été voté. Avant que les pommes de terre fussent remisées, la police militaire était apparue et avait emmené les deux aînés. On avait grand besoin de renforts dans les tranchées des champs de bataille européens. Ils avaient donc été expédiés outre-mer à temps pour l'offensive du printemps. Mais déjà en février, lorsque Donat, son dernier fils, avait atteint ses dix-huit ans, ils étaient revenus le chercher, laissant

Achille seul à la ferme. Envoyé à North Bay et assigné à la cuisine, Donat avait pelé des pommes de terre jusqu'à l'Armistice. Les deux aînés n'étaient jamais revenus.

Douze ans plus tard, Achille manquait rarement une occasion d'en parler. Ce dimanche ferait-il exception ? Un rien pouvait provoquer le déclic.

Rose-Delima se mit à enlever les assiettes tandis qu'Alma apportait des pointes de sa fameuse tarte au sucre.

— Alors, tu travailles toujours pour le vieux Schraffner ? demanda Achille, tournant vers son neveu Germain un regard sombre et perçant.

— Oui, mon oncle.

— Il est toujours dans les choux ?

— Plus que jamais. Y cultive pratiquement pas autre chose. Il en a plus de vingt mille.

— Ah, cré bateau, c'est du chou, ça ! Et ça paye, tu penses ?

— Oui, mon oncle. Y vend pas mal tout soit au marché de Timmins, soit aux marchands de gros de Toronto.

— Et vous, mon oncle, votre récolte s'annonce belle ? demanda Eugène tandis qu'il faisait signe à Alma, sa femme, de lui servir un autre morceau de tarte.

— Pas mal. Je vais avoir du fourrage vert et du foin pour hiverner mes vaches, p't'être ben pour en vendre un peu. Mais ça fait une grosse besogne, tout seul. Ah, si j'avais Adélard et Antonio avec moi. Quand on pense, continua-t-il en s'animant, qu'ils ont été tués tous les deux dans les derniers jours de la guerre. Y savaient pourtant que l'Armistice s'en venait. C'était-y nécessaire de continuer à faire tuer leur monde, pour rien, vous pensez ? Qu'est-ce que tu dis de ça, toi, Albert ? T'as été dans les grandes écoles.

Albert leva les yeux, surpris, mal à l'aise. Mais avant qu'il puisse répondre, Laura avait posé la main sur le bras de son mari.

— Tu sais ben, Achille, qu'on y peut rien astheure que les garçons sont partis. Remercie donc plutôt le bon Dieu que Donat au moins soit revenu et qu'il ait trouvé une si bonne job.

— Mais oui, mon oncle, renchérit Alma. Il est chanceux d'avoir trouvé une job comme ça par les temps qui courent.

— Haut placé, à part ça, ajouta Eugène. Quand Hugh Anderson va prendre sa retraite, c'est lui qui va devenir *foreman* et qui va pouvoir déménager dans la maison du chef de section avec sa famille. Y a pas beaucoup de gens de son âge qui ont des si belles maisons.

Ayant dégusté leur dessert, les convives s'attardaient à boire le thé. Rose-Delima regardait l'horloge. Donald et Jean-Pierre devaient être sur le point de partir pour la pêche.

— Maman, demanda-t-elle, est-ce que je pourrais faire ma vaisselle en revenant ?

— En revenant d'où ? demanda Alma.

— J'ai promis à Donald et à Jean-Pierre d'aller à la pêche avec eux.

— Mais non, t'as pas le temps. Une fois la table dégreyée et la vaisselle lavée, ça va être quasiment le temps de partir pour l'église pour le salut du Saint Sacrement. C'est bon pour Donald, ça, c'est un protestant.

— Et Jean-Pierre, lui, tante Marguerite le laisse bien aller, insista l'adolescente.

— Voyons, Lima, sois raisonnable, gronda sa mère. T'es pas un garçon. Dépêchons-nous de finir notre ouvrage.

Faut quand même pas être en retard pour le salut.

Rageusement, Rose-Delima se mit à laver la vaisselle tout en guettant par la fenêtre si elle n'apercevrait pas les garçons descendant vers la rivière. Mais il n'y avait que l'oncle Doug qui s'affairait dans son potager. Donald et Jean-Pierre devaient être partis depuis un bon moment. « Un jour, se dit-elle, je serai grande. Et alors, je ne serai plus raisonnable. Je serai libre, libre comme un garçon. »



La belle résidence fournie par la compagnie de chemin de fer au contremaître de l'entretien, celle-là même qui rendait la tante Laura si fière à la pensée qu'un jour son fils Donat l'occuperait, éveillait cependant d'autres convoitises. Chaque fois que la femme de Josaphat Poirier, l'un des membres de l'équipe d'entretien, passait devant la solide maison à deux étages, peinte en rouge brique comme la gare, elle se disait que c'était vraiment trop injuste. Son mari avait dix ans de plus que Donat Nantel, mais, parce qu'il avait été embauché dix-huit mois après Donat, il n'était pas le contremaître adjoint et il n'aurait pas droit à la maison lorsque Hugh Anderson prendrait sa retraite.

C'était intolérable. Il fallait faire quelque chose. Elle en avait souvent parlé à son mari, mais c'était un timide qui manquait d'ambition. Elle se dit qu'il lui faudrait elle-même s'en mêler de façon sérieuse. Aussi, ce soir-là, alors qu'elle servait le souper à Josaphat, revint-elle à la charge, commençant d'abord par des questions banales.

— Ça s'est bien passé aujourd'hui? Quelle section que t'as faite?

— J'suis allé vers Porquis. Dans le grand tournant, y commence à avoir pas mal de layes de pourries. Va falloir les remplacer.

— Tu travaillais avec Anderson?

— Non, avec Donat.

Elle fit une moue dédaigneuse.

— On sait ben, comme de raison, faut que tu prennes les ordres de Donat.

Josaphat haussa les épaules d'un air las.

— Tu vas quand même pas recommencer avec ça, Estelle. Personne y peut rien. Donat a un an et demi de service de plus que moi, et ça, on peut pas changer ça.

Estelle secoua sa tête blonde frisée d'un air de commi-sération. Elle était coquette et se mettait des papillotes. Même que, dans les grandes occasions, pour les noces ou dans le temps des fêtes, elle se faisait donner une marcelle par la grosse Émérentienne, comme la femme de Wilfrid Lamontagne.

— Non, mais c'est-y pas de valeur de se noyer dans son crachat comme ça. Je sais ben que tu peux pas changer les années de service, mais tu me diras pas qu'y fait jamais d'erreurs, celui-là. Tu l'as pas regardé, non, avec ses gros yeux vagues et sa face rouge? Y a pas l'air fin fin. C'est à toi d'y avoir l'œil.

— Donat, c'est un bon travaillant. Y fait sa job ben correct, dit Josaphat d'un air buté.

— En tout cas, si t'es pas assez homme pour y faire face, moi je t'avertis. Si jamais je vois une chance, je la manquerai pas.

CHAPITRE IV

Depuis le début de juillet, chaque soir, Rose-Delima guettait le retour de son frère Germain. Lorsqu'il quittait son travail chez monsieur Schraffner, comme il passait par le village pour revenir à la maison, il s'arrêtait au bureau de poste pour y chercher le courrier. Cette lettre qu'elle attendait avec une hâte mêlée de crainte lui apprendrait si elle avait réussi les examens du ministère de l'Éducation à Toronto pour être admise au secondaire en septembre.

Assise dans la balançoire de bois devant la maison, elle lisait un livre que lui avait prêté tante Rose tout en jetant de temps à autre un coup d'œil vers le sentier qu'emprunterait son frère. Enfin, elle vit apparaître le jeune homme au sommet de la colline, dans le soleil éclatant de cette fin de journée d'été. Posant son livre, elle se leva pour aller à sa rencontre. Lorsqu'elle le vit agiter joyeusement une longue enveloppe blanche, elle comprit que la réponse était enfin arrivée. Son cœur se mit à battre et elle resta figée sur place à l'attendre.

— T'es changée en statue de sel? taquina-t-il en lui tendant l'enveloppe. Ouf! ce qu'il a pu faire chaud

aujourd'hui, ajouta-t-il en enlevant son chapeau de paille pour essuyer son front où perlait la sueur.

Il se dirigea vers le puits, actionna vigoureusement la pompe pour remplir le gobelet qui y était rattaché par une chaînette et but d'un trait. Puis il puisa dans le baquet pour se rincer le visage à l'eau fraîche avant de se retourner vers sa sœur, qui serrait toujours l'enveloppe dans ses mains.

— Voyons, qu'est-ce que t'attends pour l'ouvrir ?

— J'ai peur... S'il fallait que j'aie pas réussi...

Germain haussa les épaules.

— Voyons, Lima, toi, pas réussir ? Tu sais bien que tu es bonne en classe. Veux-tu que je la décachette pour toi ?

Elle fit signe que non et se mit lentement à décoller l'enveloppe. Elle en tira un feuillet qu'elle parcourut des yeux.

— Oh, Germain, j'ai réussi ! J'ai même passé avec honneur !

Elle courut dans la cuisine d'été, où sa mère s'affairait à la cuisinière.

— Maman, j'ai passé mes entrées. Maintenant je pourrai aller au *high school*.

— Tu sais bien qu'y faudra que ton père demande à monsieur le curé, dit Alma. C'est une école anglaise et protestante après tout.

— C'est quand même mieux que de ne pas aller à l'école du tout !

— Reste à voir, répliqua sa mère d'un ton sentencieux. Puis, se tournant vers son fils :

— Approche-toi, Germain, que je te serve. Tu dois être affamé à cette heure et après une si longue marche.

Depuis deux ans déjà que Germain travaillait pour

monsieur Schraffner durant l'été, il arrivait toujours tard pour souper car, une fois sa journée faite, il lui fallait marcher trois milles à travers bois et champs pour rentrer à la maison, arrivant ainsi après le repas de famille.

Rose-Delima sortit et dévala rapidement la route qui conduisait à la rivière, se hâtant vers la maison des Stewart.

Lorsqu'elle entra dans la remise qui protégeait l'entrée de la cuisine contre les rafales de l'hiver, elle cria :

— Tante Rose, j'ai eu mes résultats ! J'ai passé mes examens d'entrée.

Rose se retourna et fixa la jeune fille de ses yeux bleus fatigués. Contrairement à la mère de Rose-Delima, qui avait pris de l'embonpoint avec l'âge et les maternités, elle semblait s'être amincie. Ses cheveux blonds sévèrement tirés et noués en chignon à la nuque découvraient un visage où les joues se creusaient sous les pommettes et où de fines rides s'annonçaient autour des yeux.

— Félicitations, Lima ! Moi, j'ai toujours été sûre que tu passerais.

— Donald n'est pas là ?

Rose eut un sourire indulgent.

— Tu oublies que c'est jeudi aujourd'hui. Il est allé à Iroquois Falls avec son père. Ils ne devraient pas tarder maintenant.

Elle prit une assiette de petits gâteaux sur la table et en offrit à la jeune fille.

— Voilà, ça tombe bien. J'ai fait tes favoris cet après-midi. Ma vieille amie, Mrs. Smyth, m'a envoyé des revues d'Angleterre. Tu peux les regarder en attendant.

Rose-Delima s'installa dans le fauteuil et se mit à feuilleter l'*Illustrated London News*. Rose la regarda un

moment avant de retourner à ses occupations et songea qu'ils étaient demeurés inséparables ces deux-là, Donald et elle. Même quand Donald était tout petit, Rose-Delima, de deux ans son aînée, s'en occupait gravement comme une petite maman, l'aidant à marcher, le faisant manger, le protégeant. Cependant, le garçonnet avait très vite affirmé son caractère et, avant même d'atteindre l'âge scolaire, il était devenu le chef incontesté et Rose-Delima, l'esclave soumise, prête à le suivre partout, à se plier aux caprices du petit homme.

Rose leva les yeux vers la fenêtre et aperçut la voiture qui descendait la pente vers le pont au pas du cheval fatigué.

— Les voici qui arrivent, dit-elle.

Rose-Delima se leva d'un bond.

— Je vais aller l'aider à dételer.

Rose regarda son mari qui descendait péniblement de voiture tandis que les deux adolescents dételaient le cheval, le menaient à l'abreuvoir, puis à l'écurie, tout en entretenant une conversation animée.

Doug entra, traînant la jambe droite, s'appuyant lourdement sur sa canne, le visage gris de fatigue.

— Tu as tout vendu? demanda-t-elle avant même qu'il se fût assis.

— Pas tout, mais une bonne partie. Je suis chanceux d'avoir pu conserver mes meilleurs clients. J'ai presque tous les dirigeants du moulin.

— Donne que je compte.

Sans protester, il fit passer sa canne de la main droite à la gauche et sortit de sa poche deux billets et une poignée de monnaie qu'il posa sur la table. Silencieusement, il regardait sa femme qui, de ses mains usées par le travail,

comptait jusqu'à la moindre pièce de monnaie. Puis, elle s'en fut dans la chambre ajouter cette somme à la cassette dans le tiroir du bureau. Une fois par mois, elle allait à Iroquois Falls avec lui afin de déposer l'argent à la banque. Il n'avait qu'une vague idée du montant qui pouvait s'y trouver.

Et cela remontait loin. Quand ils avaient été hospitalisés à Haileybury à la suite du feu de 1916, Rose, après une première rechute, avait fait une convalescence remarquable, même si elle s'était trouvée enceinte. Il semblait au contraire que cette grossesse l'eût transformée en lionne. Doug, pour sa part, avait mis des mois à remonter la pente physiquement et moralement. Après tant d'années, il lui venait encore des spasmes asthmatiques les jours de mauvais temps. De plus, il avait été, avant le sinistre, victime d'un accident qui l'avait laissé partiellement infirme.

À la différence de Doug, Rose avait été infatigable. Auparavant si timide, elle avait fait le voyage à Matheson pour réclamer des autorités non seulement l'aide que le gouvernement accordait sous forme de bois de construction pour rebâtir leur maison et leur grange mais, vu l'incapacité de son mari, des ouvriers pour le faire.

Quand l'enfant était né en février, Doug avait suggéré qu'on l'appelle Murdoch comme son propre père. Rose avait refusé. « Il s'appellera Donald, avait-elle dit, comme mon grand-père. » Elle n'avait pas ajouté que ce serait en souvenir d'un grand jeune homme auquel elle pensait encore souvent et qui lui avait déclaré un jour avoir été baptisé sous les prénoms de Joseph-Donald-Alexandre.

L'été suivant, Doug avait repris ses tournées régulières à Iroquois Falls pour y vendre les légumes qu'il cultivait si habilement. Rose avait alors demandé à Alma

Marchessault, sa voisine, de garder le petit, qui n'avait que six mois, pendant qu'elle accompagnerait son mari. Sur ce point, Doug ne se faisait pas d'illusions. Ce n'était pas seulement par égard pour lui, pour lui épargner des fatigues qu'elle tenait à faire le voyage, mais aussi pour l'empêcher de boire et de jouer à l'argent comme cela lui arrivait autrefois. Sur ce point, elle était implacable. Elle faisait fermenter de la bière dans de grandes cruches derrière le poêle et préparait chaque été du vin de pissenlit. Il devait se contenter de cela. Les économies, c'était pour le petit, pour préparer son avenir.

Tant que Donald n'avait pas été assez âgé pour accompagner son père au marché, Alma l'avait gardé trois jours par semaine en l'absence de Rose durant la belle saison, de sorte que l'enfant avait grandi parlant le français comme les petits voisins.

— Tu veux en faire un Canadien français? avait demandé Doug avec ironie.

— Qu'il sache le français en plus de l'anglais, c'est pas grave. Ça peut même lui être utile plus tard.

Plus tard. Elle n'avait que cette expression à la bouche. Toute sa vie — et forcément celle de son mari — était axée sur ce « plus tard ». Tout était prévu. Donald fréquentait l'école séparée catholique du village puisqu'il n'y en avait pas d'autre à distance praticable. D'ailleurs, l'enseignement du français dans les écoles étant alors interdit par le *Règlement XVII*, toutes les matières au programme se donnaient en anglais. L'institutrice, cependant, réservait une heure ou deux par jour à l'enseignement de la grammaire, de l'orthographe et de la littérature françaises. Pour ce faire, on descendait dans le sous-sol de l'école, où, assis en rond sur des bûches qui servaient à alimenter le chauffage,

on s'adonnait à l'étude du français. Ce système permettait à l'institutrice de répondre négativement lorsque l'inspecteur de Toronto lui demandait si elle parlait ou enseignait le français en classe. Par restriction mentale, elle pouvait répondre avec assurance : « Non, monsieur l'inspecteur, nous ne parlons pas le français en classe. » Elle se gardait bien d'ajouter qu'on le parlait au sous-sol.

L'institutrice avait offert à Donald de s'abstenir de ces leçons et d'employer ce temps à faire ses devoirs, mais il avait préféré suivre ses amis. Il y avait d'ailleurs un relent de clandestinité qui ajoutait grandement au charme de tels exercices. On avait l'impression de prendre part à une aventure passionnante parce que interdite.

Quand Donald aurait fini son cours primaire, il était entendu qu'il fréquenterait le *high school* de Bowman. Il prendrait le train chaque matin pour s'y rendre et il en reviendrait de la même façon le soir. Une fois terminé le secondaire, il faudrait de l'argent pour qu'il puisse aller à Toronto, à l'université, et Rose s'employait à amasser la somme nécessaire. Elle avait décidé qu'il serait quelqu'un. Rien d'autre ne comptait pour elle.

Au début des années 1920, alors que les familles canadiennes-françaises arrivaient par demi-douzaines, les Stewart avaient reçu des offres pour leur ferme. Rose avait refusé.

« Même si on en tire un millier de dollars, où irons-nous ? En ville pour payer loyer ? Et quel travail pourras-tu faire ? Acheter une terre dans le Sud de l'Ontario comme d'autres ont fait, on n'y arrivera jamais. On n'aura pas assez d'argent. »

C'est ainsi qu'ils étaient demeurés l'une des rares familles anglaises dans une paroisse de Canadiens français.

Rose revenait dans la cuisine lorsque Donald entra. Elle prit dans ses mains le visage de son fils, ce fils blond aux yeux bruns qui, à treize ans, était déjà plus grand qu'elle.

— Bonjour, mon chéri. Tu n'es pas trop fatigué?

— Mais non, maman.

— Lima est partie?

— Non. Elle m'attend dans la chaloupe pour aller faire un tour sur la rivière après souper. Je vais trôler un peu. Peut-être que je te rapporterai du poisson.

— Assieds-toi, c'est prêt.

Elle déposa les plats sur la table et versa à son mari un verre de bière qu'il but à petites gorgées, les yeux mi-clos, avant de se servir à manger.

— Les gens commencent à me demander si j'aurai des dindes à Noël ou seulement des poulets et des oies comme d'habitude. On pourrait peut-être y penser pour le printemps.

Rose fut immédiatement intéressée.

— Ça pourrait être une bonne idée. Je vais écrire à la Ferme expérimentale de Kapuskasing pour demander des renseignements sur l'élevage des dindons.

— Tu me redonnes un peu de bière?

Rose se leva et remplit le verre.

— Combien penses-tu qu'on pourrait en vendre?

— Je ne sais pas. Il faudrait commencer avec un nombre raisonnable. Je crois me rappeler que ces oiseaux sont assez fragiles à élever.

— Maman, tu permets que je me prenne des gâteaux et que j'aille retrouver Lima?

— Mais oui, mon chéri. Fais bien attention, n'est-ce pas?

Donald sortit, les mains pleines de gâteaux.

— Tu n'aurais pas dû le laisser partir, dit Doug d'un ton de reproche. Je pense qu'il faudra arroser ce soir. Il devrait aider.

— Il ne sera pas parti longtemps. Et puis, il faut bien qu'il s'amuse un peu, cet enfant.

— Tu le gâtes trop, se contenta de bougonner Doug.

La chaloupe aussi avait été une gâterie de sa mère. Donald l'avait aperçue dans la cour de Mrs. Spradley, l'une des clientes de son père. Lorsqu'il lui avait demandé si la chaloupe était à vendre, la dame avait d'abord hésité, puis elle avait dit :

— C'était à mon mari mais, maintenant qu'il est décédé, plus personne ne s'en sert. Autant vaut te la vendre, mon petit.

— C'est combien ?

— Donne-m'en trois dollars. Elle a besoin d'être réparée, tu sais.

Donald avait regardé son père.

— Est-ce qu'on peut, papa ?

Celui-ci avait haussé les épaules.

— Faudra demander à ta mère.

— Je vous donnerai ma réponse quand je reviendrai samedi, Mrs. Spradley. Vous allez me la garder jusque-là, n'est-ce pas ?

— Mais oui, ne crains rien. Personne ne m'a encore fait d'offre jusqu'à maintenant.

Quand Donald en avait parlé à sa mère, elle n'avait pas donné sa permission tout de suite.

— J'ai peur que ce soit dangereux. S'il fallait qu'il arrive un accident !

— Mais non, maman. C'est une petite chaloupe à

fond plat, impossible à chavirer. Je pourrais m'en servir pour pêcher. Dis oui, maman.

Rose avait fini par céder, même si trois dollars en cette année 1930 représentaient autant que Doug pouvait gagner en vendant les produits de sa ferme de porte en porte durant toute une journée. Germain Marchessault, qui était habile de ses mains, avait réparé l'embarcation et maintenant elle faisait les délices des enfants, de Rose-Delima surtout, qui suivait Donald comme son ombre.